

Newsletter #4

Chère adhérente, cher adhérent,

Aujourd'hui, nous avons le plaisir de vous faire découvrir une nouvelle inédite en français de l'auteure et traductrice italienne Valentina Maini intitulée "Jour après jour", publiée dans la revue italienne *Retabloid* en janvier 2020.

Bonne lecture !



Valentina Maini est née à Bologne en 1987. Elle a obtenu un doctorat international en littérature comparée (Bologne-Paris) et travaille en tant que traductrice. Quelques-unes de ses nouvelles ont été publiées dans des revues, telles que *Atti Impuri*, *TerraNullius*, *Effe*, *Retabloid*, *Horizonte*. Elle a écrit des articles pour des revues et des éditions académiques (*Poetische*, *La Delenziana*, *Les Classiques Garnier*). En 2017, son premier recueil de poèmes, *Casa rotta* (Arcipelago Itaca), a remporté le prix Anna Osti. Son premier roman, *La mischia*, publié par Bollati Boringhieri (Turin), est sorti en 2020.

Jour après jour

Écrit et traduit par Valentina Maini.

Les vols avaient dû commencer autour de mai, bien qu'à l'époque ni María Elena ni moi ne nous en rendions compte. Un crayon, cinquante centimes, une chaussette achetée à Barbès, d'une teinte délicate que María Elena s'obstinait à définir *adamantine*. « C'est quoi le rapport ? », je lui demandai. « J'aime le mot. Toi et ton obsession de tout expliquer. »

Au début, c'étaient des soustractions imperceptibles, l'écharpe couleur pétrole, le bouchon caché qui sait où ; le magnet rapporté de Vienne et la feuille du ficus tout

à coup disparue (tombée ? et pourtant elle semblait déchirée). À l'époque, nous pensions que c'était juste notre négligence. Je tenais María Elena pour responsable et elle m'en voulait elle aussi, tandis que le voleur soustrayait de notre maison des objets sans valeur, dont la disparition pouvait aisément passer pour du désordre ou de l'oubli. Si nous avions fait plus attention, nous aurions peut-être saisi une logique dans ces vols, un très lent *crescendo*, et cela nous aurait réconforté. Son anarchie nous épouvantait, c'était ça, la sensation d'être les victimes d'un projet dénué de sens, d'une absurde calamité invisible. Mais à l'époque, voir était impossible.

Quand la vieille bougie, désormais consumée, avait disparu du salon, María Elena n'avait pas tardé à m'accuser. « Tu ne l'as jamais aimée, cette bougie-là, disait-elle. Tu es content, maintenant ? » Inutile de chercher à la convaincre que je ne l'avais ni jetée, ni déplacée pour nettoyer l'étagère, que j'en ignorais même l'existence, c'était juste une bougie, anonyme, bon marché. Le coupable c'était moi, fin de l'histoire. « Ce n'était pas ton genre. Tu aimes les trucs sophistiqués. *Ronflants*. » Encore un de ses adjectifs inappropriés. Mais quelques jours après, c'était moi l'accusateur. Des partitions tracées à la va-vite, avec quelques passages très inspirés que j'aurais, un jour, déliées en symphonie, douce, déchirante, symphonie pour María Elena, elle qui avait pourtant caché mon carnet, ou pire, l'avait déchiré, l'avait jeté quelque part, dans un geste vengeur, amer. Mes notes éparpillées partout, réduites en morceaux avant même d'être jouées. Quand j'avais évoqué le carnet, elle avait haussé les épaules, en me demandant quelques informations sur la couleur – verte –, l'épaisseur – mince –, le contenu – divers, surtout musical – pour ensuite conclure par un « J'en sais rien » d'une insolence coupable. Un frémissement de tendresse avait ravivé son visage, quand je lui déclarai que cette symphonie-là aurait été pour elle, mais ce fut un éclair. Si rapide qu'il laissa seulement place à la mélancolie. Immédiatement, sa figure se durcit à nouveau. Quand avait-elle commencé à s'endurcir ainsi ? Le voleur semblait opérer au hasard : après la bougie, c'était un bouton qui avait disparu, et puis un vase sans fleurs, la page d'un magazine, un dictionnaire, une petite tasse à café. Jour après jour, le voleur se manifestait par les absences qu'il créait chez nous.

Je crois que le premier signe inquiétant furent les perles, trois fausses perles défilées d'un collier de María Elena. « Que veux-tu fabriquer avec ça ? » J'étais sûr qu'elle avait une idée bizarre en tête, peut-être voulait-elle en faire des boucles d'oreilles ou les jeter dans l'aquarium, comme elle le faisait avec la plupart des trucs qu'elle trouvait. « Mais qu'est-ce que tu en as fait ? », m'avait-elle répondu, comme si c'était moi le responsable. Nous en avons conclu que c'était la faute d'Alaska, le siamois, et l'explication nous avait semblé réconfortante, mais à partir de ce jour-là nous commençâmes à remarquer chaque subtilité de la maison, son souffle plus faible parfois, ou plus haletant, la lumière inédite qui éclaire une pomme ou la bosse légère d'une table en bois. Le soir même, nous avons déjà oublié les perles, et nous adressions doucement des reproches à Alaska qui semblait intriguée par nos rires. Le jour suivant, impossible de retrouver les perles de María Elena.

Il n'emportait pas forcément quelque chose. Parfois, il lui suffisait de fêler la

beauté de nos objets ou de la maison. Il agissait par entailles, à force de minuscules griffures. Certes, dans les bons jours, il nous arrivait de nous convaincre que ce n'était qu'une interprétation. Les perles pouvaient être tombées derrière l'armoire et la feuille arrachée par un coup de vent, les rayures étaient presque imperceptibles et nous avions le siamois. Il n'y avait pas de place pour cacher le butin, à moins que la maison n'abrite des cachettes seulement connues de María Elena. Alors, en soulevant un tapis, en poussant un livre sur une étagère ou en libérant un tiroir rempli de poupées, j'aurais trouvé le passage secret, et ainsi mon carnet, le bâton rogné de réglisse, le petit livre de Flaubert traduit avec très peu de virtuosité par Julio ou le grelot que le siamois arrachait luttant contre nos efforts de domestication. Dans le regard de María Elena, je devinais des pensées identiques.

La conviction qu'il existait un tiers, ennemi, nous poussait à nous rapprocher, comme une présence étrangère renforce une union très peu heureuse. Le voleur était arrivé pour nous rappeler qu'au fond nous nous aimions et que c'était notre lien qui nous protégeait. Je le dis maintenant, maintenant que je le sais, mais à l'époque aucun de nous deux ne s'en aperçut, peut-être car il ne s'agissait pas d'un tremblement de terre, mais d'un léger glissement du terrain en vue de nouvelles floraisons. On les attendait. Le terrain desséchait.

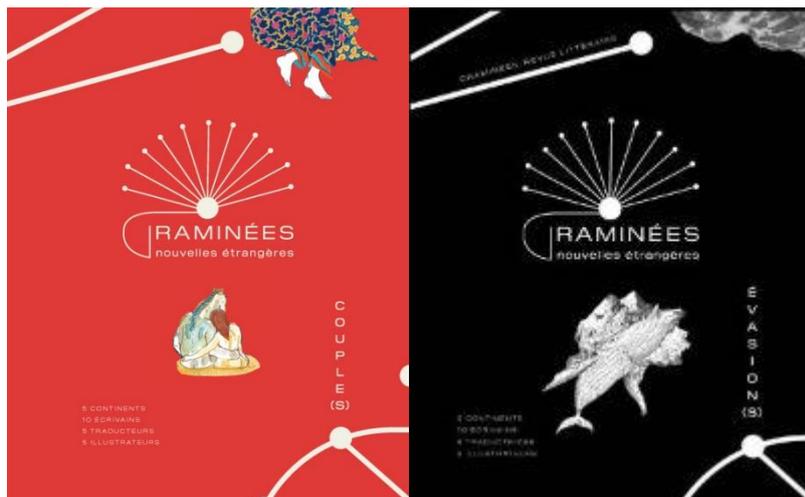
Ne plus sortir ensemble, le soir, était une technique de défense. Nous ne voulions pas laisser l'appartement sans surveillance, nous avons organisé des roulements. Tandis que María Elena était dehors, je pensais à elle, mais ce n'était pas agréable. Je faisais la liste de ce qu'elle, ou le voleur, m'avait soustrait et je me demandais ce qui l'embêtait dans cet anneau en plastique-là, ce qui la blessait, dans le cendrier en verre. Pourquoi avait-elle choisi ces objets et comment avait-elle pu les faire disparaître ? Elle fouillait partout et je m'en apercevais, un tiroir ouvert, une feuille de la partition de Mendelssohn par terre, les *Poèmes* de Puškin déplacés à côté du *Héron* de Bassani, je n'aurais jamais fait ça, c'était elle, son ignorance. Une fois, rentré à la maison après une soirée, je l'avais surprise en train de fouiner dans mon armoire : « Je cherche le bracelet en or que je t'ai offert pour tes quarante ans. » Elle l'avait volé, ce bracelet, sur un étal à Nice, il y a de cela des années. Voilà trouvé, le germe du vol, le point de départ de sa maladie. « Il l'aura pris, le voleur. C'est une pie », me dit-elle. Mais on ne le voyait jamais.

Les objets les plus volumineux commencèrent à disparaître en hiver. Nous passions la plupart du temps à la maison. La lampe à côté du piano fut volée, pour que je ne puisse plus lire les partitions. On devait savoir que je la dirigeais vers la feuille non seulement parce que je n'y voyais rien, mais par habitude, par superstition. J'étais convaincu que cette lumière n'illuminait pas seulement mes yeux, mais qu'elle me secondait d'autres manières, plus secrètes, imprévisibles. Cette soustraction me causa un malaise qui ne fut jamais guéri, ni par la lampe que j'achetai le jour suivant, ni par les mots de María Elena qui, face à mon inquiétude, répondit juste : « Elle ne donnait pas de lumière. Je te voyais plisser les yeux, tu t'approchais de la feuille comme un vieux. C'était horrible de te voir comme ça. Tu étais moche. » Évidemment les soupçons à son encontre ne faisaient qu'augmenter, comme ma nervosité qui parfois dégénérait en accès de colère

contre moi-même, le plus souvent, ou contre quiconque croisait mon chemin. Voilà la raison pour laquelle, enfant, j'avais été attiré par la musique. Je recherchais l'harmonie : un équilibre que María Elena avait ébréché, le fêlant avec ce jeu idiot de la lampe. Les pertes qu'elle avait subies cet hiver-là n'étaient pourtant pas moins lourdes. Elle pleura pour un vieux miroir rond, gardien de souvenirs auxquels je ne m'intéressais pas, et pour un châle grisâtre qu'elle se mettait sur les épaules, le soir. Je me rappelle que ses larmes ne m'attendrissaient pas, que j'éprouvai du plaisir. Et ainsi cela a duré ; nous perdions, nous étions cambriolés : moi, après la lampe, le premier métronome de ma vie et un cigare toscan, un porte-monnaie au cuir usé, une partition annotée par mon maître, la raquette de tennis de mon père – sa poignée encore tachée de talc –, trois pulls, une montre qui indiquait 2 h 18 depuis des années, une photographie de mon premier concert à Rome ; elle, un socle hideux que son père avait acheté aux Pays-Bas et un bananier, les lunettes de soleil de sa mère qui lui allaient très mal et le vélo qu'elle s'obstinait à laisser dans le couloir, une orchidée géante, une chaise rouge, un paquet de tabac désormais sec et quelques boutons de nacre. Nous l'attendions : pendant que je dormais, elle veillait et se couchait dès que j'ouvrais les yeux, mais il y avait peut-être un infime défaut de coordination et, les minutes durant lesquelles nous cédions tous les deux au sommeil, il arrivait à s'introduire chez nous et nous volait quelque chose.

Finalement, il ne nous resta plus rien de beau, sauf quelques meubles, les plus anonymes, hérités d'anciens locataires. Le voleur nous avait pris le tableau, acheté à un artiste-peintre aux Pays-Bas, et nous avait enlevé la balançoire du chat et le chat même, toutes les fleurs sur la fenêtre, toutes les plantes. Il avait cassé les bouteilles en verre coloré que María Elena gardait dans la cuisine et dans lesquelles elle essayait de faire grandir des petits plants d'avocat. Et il avait dérobé tous les livres, sauf ceux qui me faisaient horreur, dons de parents ou de femmes que je n'avais jamais désiré connaître. Il avait cassé le piano avec un coup de marteau ou une hache, probablement pendant que j'étais sorti et avec la complicité de María Elena ; éventré les oreillers ; taché les murs de la salle de bains d'une couleur de moisissure détestable ; enlevé des cadres toutes les photos de nous. Moi, j'attendais, et je me demandais quelle était la raison de cette torture : si c'était un homme ou une femme, combien de temps cela allait durer, combien de temps il allait attendre avant de me voler moi ou María Elena.

Graminées, 2 numéros disponibles



Pour
[RDV sur graminees.net](http://graminees.net)

passer

commande